

## **Mouley Abd el Aziz :**

### **L'homme. Le souverain.**

Au lendemain de la première audience que lui accorda Mouley Abd el Aziz, le comte de Tattenbach, envoyé extraordinaire de l'empereur Guillaume II près Sa Majesté Chérifienne, confessait aux reporters l'étonnement extrême qu'il avait éprouvé en se trouvant en face d'un prince intelligent et sage, et tout différent de celui qu'il avait rêvé de rencontrer. C'est que, comme toute l'Europe, comme le monde, il l'avait jugé d'abord sur les portraits plus ou moins fidèles - plutôt moins que plus - qu'on a tracés de lui, un peu de tous côtés. Et le Sultan du Maroc est un grand méconnu.

On a rendu contre lui - comment ? pourquoi ? - les jugements les plus erronés, les plus injustes. On l'a dit imbécile, puis fou. On lui a reproché, comme des crimes, des légèretés, des péchés véniels: son ignorance de certaines choses - par exemple des devoirs d'un pasteur de peuples - comme si elle était de sa faute !

On parut tout surpris que cet adolescent n'eût pas apporté sur le trône, avec ses beaux quinze ans, la science infuse du gouvernement. Chose amusante ! Des gens qui volontiers traitent un Louis XIV de haut en bas et méprisent, comme la pire des superstitions, la théorie du droit divin, semblaient s'imaginer que le premier bambin venu, élevé par le hasard du sort, l'ambition d'un ministre, à la tête d'un pays encore à demi civilisé, dû, par une grâce d'état, être du coup en possession de la sagesse, de l'énergie, de toutes les qualités qui font un souverain magnanime.

Il faut dire et répéter ici que rien absolument n'avait préparé Abd el Aziz au grand rôle que, fortuitement, il a été appelé à jouer. Savait-on seulement qu'il devait régner ?

J'ai dit quel sort avait été réservé au jeune Sultan sous la tutelle de Ba Hamed, et on se rappelle que le brave Si Mehedi lui-même, quand les événements le portèrent au pouvoir, ne conçut pas de meilleur moyen de s'y maintenir et de jouer le maître du palais, que de pousser de toutes ses forces son maître à s'amuser.

Abd el Aziz s'amusa donc, comme on l'a vu, et, à pleines mains, gaspilla le Trésor.

Qui donc, à sa place, n'en eût fait autant ? Il lui eût fallu une fermeté d'âme peu commune pour se vaincre. Et qui la lui eût enseignée ? Son défaut naturel était plutôt le manque de volonté. Si cette boutade d'un homme d'esprit est exacte qui prétend que, lorsqu'on a un caractère, il est toujours mauvais, évidemment Abd el Aziz n'a pas, ou du moins n'avait pas de caractère. Il était la bonté et la faiblesse mêmes.

Ses premiers embarras d'argent, bien vite arrivés, devaient l'amener à un retour sur lui-même, et, presque en même temps, les soucis politiques allaient lui être révélés.

## Mouley Abd El Aziz : l'homme. Le souverain

---

Alors, brusquement, spontanément, il s'aperçut dans quelle fausse voie on l'avait engagé; il eut conscience qu'on l'avait trompé.

Je fus le témoin de l'un des épisodes de cette crise, et ce fut là que je pus constater l'ascendant qu'exerçait sur le jeune Sultan Lalla Rekia, sa mère. Il m'apparut considérable, et elle fut, dans cette journée là, sa conseillère très écoutée. Seulement, a-t-elle la largeur de vues, l'expérience nécessaires pour le diriger toujours dans les circonstances graves ? et quelle peut être la culture d'une esclave circassienne, d'une favorite même impériale ?

C'était au plus fort de nos amusements. Abd el Aziz alors était au plaisir de sept heures du matin à la tombée de la nuit. L'affaire Pouzet tout à coup éclata. On se rappelle ce grave incident: un Français. M. Jules Pouzet, avait été assassiné par des Rifains, sur la côte. La France réclamait une indemnité et insistait pour le règlement immédiat de la question, en même temps que de quelques autres, antérieures. La diplomatie marocaine cherchait, tactique élémentaire, je crois, à gagner du temps,

Tout à coup on apprit que deux "frégates" françaises - tous les navires de guerre, au Maroc, sont des frégates, depuis Tanger et Mogador ! - venaient appuyer notre réclamation. Ce fut El Menebhy, très agité, qui en apporta la nouvelle à son maître.

Elle troubla profondément le Sultan. Il avait sauté, vous pensez, à bas de sa bicyclette et je le verrai longtemps tenant sa machine d'une main, de l'autre la lettre que venait de lui remettre le ministre de la guerre, et qui était, je le sus plus tard, la traduction du propre ultimatum du gouvernement français.

- Attends-moi un moment, dit-il.

Et il rentra au palais. Il allait demander à Lalla Rekia son avis, ses conseils.

Ce fut une journée de grande agitation. Dix fois Si Mehedi revint, délégué par le Makhzen, et chaque fois Abd el Aziz rentrait un moment dans ses appartements, puis revenait avec des instructions, des ordres, les ordres de la vieille Sultane, évidemment.

Lalla Rekia fut, en cette affaire, la prudence même. Le gouvernement d'Abd el Aziz n'usa pas même des quatre jours qu'on lui laissait pour répondre aux sommations de la France. Le soir de ce jour, un courrier partait, emportant son accession à toutes les demandes formulées.

Si jamais, au surplus, Mouley Abd el Aziz se trouve entraîné à la guerre, ce sera bien évidemment contre son gré. Il faudra une querelle d'Allemand bien combinée pour l'y pousser.

Un jour, pendant la guerre du Transvaal, dont il suivait attentivement les péripéties, je lui dénombrais les hommes tués, les millions engloutis, ces folles dépenses d'or et de sang qu'entraîne toute lutte entre les peuples.

- Ah ! soupira-t-il, si j'avais de l'argent !... ce n'est pas à faire la guerre que je le dépenserais !

Non, ni les lauriers d'Alexandre, ni ceux de Napoléon ne troublent ses rêves, et il est si peu préparé à faire campagne qu'au moment où il dut retourner à Fez il lui fallut positivement

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

s'entraîner, se remettre à faire du cheval, se réhabituer d'abord à la marche. Nous faisons alors avec lui, autour de l'Agdal, le grand lac du parc réservé, de longues promenades au cours desquelles on causait librement d'un tas de sujets.

Il lui faut bien pourtant s'occuper des choses de l'armée. Il m'a semblé qu'il n'y apportait qu'un intérêt assez platonique.

Je l'ai vu suivre des exercices et surtout prendre un vif plaisir à des tirs d'artillerie. Lui-même, ce qui m'a paru assez exceptionnel chez les Marocains, est, au canon, un pointeur excellent, et très expert à manier le mécanisme, pourtant compliqué, des pièces les plus modernes. Tandis que nous revenions de Marrakech, il s'amusa plusieurs fois, au campement, à faire des tirs; des rochers lui servaient de cibles. Il tirait fort bien. Parfois il invitait El Menebhy à tirer après lui, mais ne manquait jamais de déranger malicieusement, au préalable, quelque organe, par exemple le mécanisme de correction de la « dérive », ou déviation horizontale que subissent les obus au sortir d'une pièce rayée. Et alors Si Mehedi ratait régulièrement le but, à la grande joie d'Abd el Aziz.

- Comment ! lui disait-il en riant, toi, mon ministre de la guerre, tu ne sais pas tirer ! “

Lorsqu'arriva le premier canon à tir rapide expédié par le Creusot, on en tira, bien entendu, les premiers coups en sa présence. On avait pris comme cible un mur au haut d'un coteau, que le Sultan fixait avec sa jumelle. Il entendit le coup partir, s'imagina qu'il devait immédiatement en percevoir l'effet. Avant que l'obus eût eu le temps d'achever sa trajectoire, il abaissait sa jumelle: “Ça n'y est pas !” Mais on lui expliqua qu'il fallait au projectile un certain nombre de secondes pour parcourir le chemin, et on vit, dans l'instant, à un petit nuage de poussière, qu'il arrivait. Il reprit sa jumelle, distingua la trace du coup et indiqua de relever un peu le coup suivant. Celui-ci fut un peu haut. Au troisième le mur sautait, pulvérisé. Abd el Aziz était fou de joie. Il le fut bien davantage quand, après avoir tiré à shrapnell et envoyé des soldats vérifier les effets, ces hommes revinrent en rapportant qu'il n'y avait pas un espace large comme la main qui ne fût criblé de balles.

Ce canon fut, comme bien on pense, de la première expédition sérieuse contre Bou Hamara. Il fit merveille. Grâce à lui, on reprit au Rougui Taza et Oudjda. Sur lui, les vaincus venaient, en faisant leur soumission, jurer fidélité à Sidna.

Et on le conserve au Palais, à Fez, comme une relique, une sorte de palladium vénéré.

Si ennemi de la guerre qu'il fût, Abd el Aziz, pourtant, dut à deux reprises, pendant mon séjour auprès de lui, se mettre à la tête de ses troupes .

La première fois, c'était pour aller soumettre les Zemmours révoltés, et qui profitaient de l'état d'anarchie qui commençait à se manifester d'assez inquiétante façon pour se livrer à mille déprédations: ils étaient venus piller jusqu'aux portes de Mequinez. Je crois que le Sultan entreprit sans déplaisir cette expédition. Les Zemmours occupaient des territoires situés sur la route de Marrakech, et il nourrissait le secret désir, la tribu une fois matée, de continuer sa route jusqu'à cette capitale et de s'y fixer de nouveau. J'ai fait entrevoir déjà combien le séjour de Fez,

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

qu'il sentait lui être, au fond, peu sympathique, où il était en butte aux fréquents reproches des oulémas, lui déplaisait. Il partit donc, nourrissant ce dessein caché de ne point revenir sur ses pas.

On ne saurait imaginer le pittoresque, le caractère de ces déplacements du Sultan. Bien entendu, je demeurai à Fez pendant l'expédition, mais je puis parler de celui qu'il fit pour venir de Marrakech à Fez. Une véritable ville, une ville de quarante cinq mille têtes, était en voyage avec lui, tout le Makhzen, tout le palais, les bureaux, comme nous dirions, les esclaves, les muletiers, les soldats. Et quels bagages ! La seule tente du Sultan représente, avec ses toiles blanches, ses piquets, ses cordes, son ameublement, ses lits, ses tapis, la charge de soixante chameaux au moins. On ne savait jamais au juste, le matin, où elle serait dressée le soir. Lui parti en avant, les esclaves faisaient leur oeuvre, repliaient le palais de toile, chargeaient les chameaux, les mules, puis forçaient de vitesse pour dépasser le Maître et chercher un endroit propice pour y passer la nuit suivante. La caravane suivait en débandade.

À l'étape, nul ne peut déplier sa tente avant que soit dressée celle du Sultan: l'opération, d'ailleurs, à laquelle s'emploient en hâte des centaines d'esclaves, ne prend guère que quelques minutes. La tente chérifienne, juchée sur une hauteur, occupe le centre du campement et le domine, toujours reconnaissable, de loin, à la grosse boule d'or qui la surmonte. Elle est entourée d'une véritable muraille de toile. Les autres se pressent tout autour, lui formant une ceinture protectrice qui a parfois un kilomètre de profondeur.

Cette route de Marrakech, Abd el Aziz ne put, cette fois, réalisant son cher rêve, la refaire en sens inverse. Il poursuivait les Zemmours dans une campagne heureuse quand il apprit que le Rougui Bou Hamara avait, d'autre part, remporté des avantages sur ses propres troupes. Il fallait se retourner de son côté, en finir vite avec les Zemmours. Ceux-ci, sous l'impression de premiers coups que leur avait portés le Sultan, ne demandaient qu'à se soumettre. On traita à la hâte, et Abd el Aziz s'en revint vers Fez, qu'on craignait de voir menacée bientôt par le Prétendant, auquel on n'avait opposé jusque là que des forces ridicules, de petites troupes d'un millier d'hommes, réappliquant le système, célèbre en France, des "petits paquets".

Le Sultan ne prit pas part, au début, à la lutte contre Bou Hamara. Voulait-on diminuer, à ses yeux, l'importance de cette rébellion qu'on lui avait cachée autant qu'on avait pu, et lui avait-on laissé croire qu'elle ne méritait pas qu'il s'en occupât en personne ? J'inclinerais volontiers à le penser. C'était alors un mot d'ordre que de traiter le Rougui par le dédain. Un moment vint cependant, on l'a vu, où le Menebhy dut prendre le commandement de l'armée. Il fut heureux dans ses opérations, en somme.

Quand il se fut emparé de Taza, il envoya à son Maître un message pour lui dire que tout allait bien et l'inviter à venir recevoir l'hommage des rebelles qu'il avait désarmés, l'assurant que sa présence ramènerait parmi les tribus le calme définitif.

Abd el Aziz se mit en route avec son campement, le Makhzen, des soldats, des scribes. Mais cette chevauchée ne faisait pas les affaires des vizirs, toujours acharnés d'une part à la perte du ministre de la guerre dont ils avaient vu avec infiniment de déplaisir les succès, et peu soucieux,

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

d'un autre côté, d'aller courir les aventures en un pays à peine pacifié. Ils parvinrent à persuader le Sultan que Si Mehedi le faisait courir au devant de dangers certains, l'attirait dans un véritable piège. Abd el Aziz eut la faiblesse de les croire. Il rebroussa chemin, laissant El Menebhy se tirer de la situation comme il pourrait et achever ce qu'il avait commencé.

Certes, les vieux Chérifs sanguinaires du passé, toujours prêts à couper des têtes, à noyer les révoltes dans le sang n'auraient laissé à personne le soin de venger leur autorité méconnue, et s'étonneraient de ces hésitations. La vraie bonté d'âme, la pitié qu'a montrées, en des circonstances moins graves, Mouley Abd el Aziz auraient de quoi les surprendre davantage.

Par exemple, le Sultan possède toute une ménagerie, dont les pensionnaires les plus remarquables ont été rapportés par El Menebhy, de son voyage en Europe. Il s'était arrêté en Allemagne, à Hambourg, et là, quelque Hagenbeck lui avait cédé tout un lot de fauves. Les cages, abritées au Palais de Fez, sous un long toit de tuiles longeant le jardin qui précède la salle des Ambassadeurs, contiennent quatre tigres, six lions, quatre panthères, des zèbres, des buffles, un boa, quelques singes. Le Sultan ne donna jamais grande attention à ces captifs. Dieu me pardonne ! il les eût plutôt plaints. On chercha en vain à corser, dans l'espoir de l'y intéresser, un spectacle qui le laissait indifférent.

Dans la cage du boa, on laissait toujours, comme un en-cas offert à ses appétits, un poulet, et quand on voyait que le serpent commençait à dérouler ses anneaux, montrait quelque velléité de manger, vite on en avisait Abd el Aziz. Il refusa toujours obstinément d'assister à ce hideux repas.

Le jour où El Menebhy fit pour la première fois au Sultan les honneurs de la collection qu'il rapportait, il eut l'idée, espérant amuser son Maître, de faire jeter dans la cage des tigres un sanglier vivant. La victime ne fit pas même un geste de défense et se coucha pantelante sous les griffes et les dents qui commencèrent à la déchirer avec furie. Le Sultan regardait. Mais quand il vit cette bête passive, demi-morte d'effroi, ce sang qui coulait, il détourna la tête. "Meskine !" murmura-t-il; "pauvre malheureux !" Et, lorsque, le lendemain, on voulut recommencer, il s'y opposa impérieusement: "C'est assez !" dit-il.

Une autre fois, pendant une audience qu'il donnait aux membres de la mission militaire française à Fez, on entendit, interrompant la conversation officielle, les rugissements des fauves auxquels on apportait leur pitance. Les hôtes d'Abd el Aziz s'intéressèrent, poliment, à la ménagerie impériale, et le Sultan avec complaisance leur énuméra la liste de ses pensionnaires. Quand il mentionna la panthère noire, quelqu'un se récria sur la férocité de cet animal, qu'il prétendait l'un des plus terribles qui soient.

- C'est une erreur, dit Abd el Aziz. La panthère noire n'est pas si méchante qu'on le croit. Elle chasse quand elle a faim, voilà tout. Mais quand elle est repue, on mettrait dans sa cage un mouton vivant qu'elle n'y toucherait pas, certainement.

Les officiers à ces affirmations montrèrent tout l'étonnement compatible avec l'étiquette. On défendit la légende de la cruauté sans bornes de la panthère. Le Sultan, pour convaincre ses

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

interlocuteurs, les convia à une expérience. On passa au jardin, et il fit apporter à la panthère un mouton. Elle était allongée dans un coin de sa cage, digérant bien son déjeuner, selon toute apparence. Elle entr'ouvrit, sur cette proie ainsi offerte, ses yeux en amande, renifla l'air, mais ne se dérangea pas. Le mouton, effaré, demeurait tapi contre les barreaux; Abd el Aziz, jugeant la preuve suffisante, le fit enlever. Mais comme cette pauvre bête, encore troublée de l'alerte, allait et venait, stupide, le long de la cour, elle eut la malchance de passer à portée d'une cage où guettait, les yeux luisants, l'oreille tendue, tout le corps ramassé et prête à bondir, une lionne, moins rassasiée ou plus féroce que la panthère, Abd el Aziz, en se retournant, vit le danger que courait le mouton. Il jeta un cri, pour éloigner le petit animal. C'était trop tard. La lionne avait abattu sa patte sur le dos du mouton. Le malheureux saignait, poussait des bêlements plaintifs. Le Sultan ordonna de l'emporter, puis de l'abattre, afin de lui éviter toute souffrance. Victor Hugo a, pour moins, prononcé l'absolution du Sultan Mourad.

La bonté d'Abd el Aziz s'étend, par surcroît, aux hommes, et aux plus humbles.

Nous nous amusions, une après-midi, à nous électriser, à l'aide d'une bobine de Ruhmkorff, - jeu enfantin, renouvelé de la foire, je le sais.- C'était Abd el Aziz qui réglait le courant; et il se divertissait fort à nous envoyer, à l'improviste, plaisanterie bien innocente, des secousses sérieuses, riant de nos grimaces. De petits esclaves, des négrillons réservés, - pauvres gamins ! - à l'époque de la puberté, à la plus épouvantable des mutilations, suivaient la scène, intéressés. L'un de nous eut l'idée de les électriser aussi, et Abd el Aziz fit signe à l'un d'eux de s'approcher, de venir tenir les poignées. Le malheureux enfant, s'imaginant, sans doute, qu'on allait le soumettre à un supplice terrible, demeura comme cloué au sol par l'effroi, regardant le Maître avec des yeux démesurés.

«Allons, prends, dit Abd el Aziz, en lui tendant les deux cylindres de cuivre.» Et Dieu sait qu'il n'a guère l'habitude de répéter un ordre deux fois.

Alors, le petit, comme s'il s'était agi d'aller à la mort, chancela, fondit en larmes, et tomba aux pieds de Sidna en sanglotant des supplications.

Le Sultan rit de sa frayeur, haussa les épaules et quitta le jeu, sans insister. Combien d'hommes moins habitués à satisfaire leurs moindres caprices eussent exigé, menacé, fait bon marché des affres de cet être chétif prosterné dans la poussière.

Pour ma part, je ne saurais oublier la constante bienveillance que me manifesta, en toutes circonstances, Mouley Abd el Aziz. Il y eut souvent quelque mérite, car, pas plus que personne, et quel que fût, d'ailleurs, mon désir de me tenir en dehors des intrigues, distractions habituelles de toutes les cours du monde, je n'échappai aux insinuations, aux petites perfidies qui en sont les ressorts obligés. Et de temps en temps, le Sultan, tout à coup, au cours de notre conversation, se mettait à sourire et me demandait:

- Qu'as-tu donc fait à un tel ?...

Je comprenais et lui confiais à coeur ouvert les raisons de l'animosité qu'il me dévoilait ainsi car, de même qu'il était sans défiance envers moi, j'étais avec lui toute confiance.

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

Enfin, je vis toujours cet enfant gâté et tout puissant se montrer en toutes circonstances le plus doux des tyrans.

Cet homme, à qui jamais aucun de ses sujets n'ose répondre: « Impossible ! » devant qui tremble le Makhzen entier, dès qu'il fait seulement semblant de froncer le sourcil, est toujours prêt à s'incliner devant un argument plausible qu'on lui donne. Mais ses ministres ont de trop bonnes raisons de courber devant lui la tête, même avec exagération, afin de pouvoir, à l'abri de son autorité, continuer leurs petites pratiques.

J'étais à peine arrivé depuis quelques semaines que j'eus l'occasion de constater ce double état d'esprit. Je montais un appareil auquel Mouley Abd el Aziz semblait s'intéresser vivement: c'était exactement un tricycle automobile. Il me pressait, demandait à me voir, le soir même, procéder à une expérience. Je répondis que c'était impossible, et qu'il me fallait au moins deux ou trois jours pour achever la besogne. El Menebhy, qui était présent, eut un geste d'impatience, insista, me fit dire par l'interprète que du moment où le Sultan commandait, c'était à moi de m'arranger de façon à le satisfaire. Mais Abd el Aziz lui imposa silence :

- Laisse le faire. Il sait mieux que toi.

Il était moins exigeant, moins terrible, meilleur que ne le faisaient ses courtisans. Détestables flatteurs !...

Ce sont eux qui, les premiers temps, avaient imaginé de nous obliger à ne paraître en présence du Sultan que la tête découverte. Nous en souffrîmes jusqu'au moment où, frappé par les rayons d'un soleil torride, je fus pris d'un saignement de nez. Abd el Aziz se montra, là encore, sincèrement compatissant. Il s'inquiéta de savoir si j'étais sujet à cette incommodité. Ma foi non, et c'était seulement de rester tête nue, n'y étant pas accoutumé, qui m'avait indisposé. Je le lui répondis très franchement. Il en fut consterné. Naturellement. il avait cru que si nous jouions au soleil sans nos chapeaux, c'était que nous en avions l'habitude. Et, de ce moment, nous fûmes autorisés à nous couvrir même devant lui, dans la cour des Amusements.

Voilà pour l'homme. Et j'espère qu'on pourra, d'après ces quelques anecdotes, partager ma sincère et respectueuse sympathie pour lui. Je voudrais maintenant, sans souci de peindre un portrait historique, le montrer dans l'accomplissement de ses devoirs souverains - bien peu compliqués, en vérité !

Le peuple connaît peu son Sultan, et doit peu le connaître. On a vu, chemin faisant, que l'un des griefs qu'ont élevés contre Abd el Aziz les défenseurs du dogme chérifien, ce fut de trop se montrer, de ne pas se tenir assez à ce rôle d'idole voilée que lui imposent les pures traditions.

Celles-ci voudraient que, sauf les cas imprévus, sauf encore les jours où on l'aperçoit de loin, du haut des terrasses, traversant à cheval les rues vides pour se rendre à quelque mosquée de la ville, salué par les hommes de l'exclamation traditionnelle: "Que Dieu préserve les jours de notre Maître", et par les femmes de gloussements perçants, il apparût officiellement à son peuple seulement trois fois l'an, aux grandes fêtes.

## Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.

---

La première est le Mouloud, la naissance du Prophète qui se célébrait, cette année, au moment de l'arrivée de la mission allemande. Elle ne se présente pas chaque année, en effet, à la même époque, les Mahométans ayant le mois lunaire, qui ne suit pas les saisons.

Le jour où s'ouvrent les réjouissances, qui durent une semaine, le Sultan passe une revue de ses troupes et des tribus venues pour lui rendre hommage. Et la cérémonie est vraiment très imposante et présente un grand caractère.

Toujours habillé de blanc, mais ayant revêtu, pour la circonstance, le burnous immaculé drapé à larges plis, abrité sous le haut parasol de velours vert, attribut du pouvoir chérifien, il sort du Palais entre deux haies de cavaliers, tout blancs aussi, et pour la plupart de fière allure, qui, à mesure qu'il avance, se rangent derrière lui et derrière ses ministres, tous présents, et grossissent son cortège. Et, tout de même, on a là l'impression d'une puissance solide encore, malgré les défections, les révoltes passagères.

En tête du groupe marchent des chevaux de parade, magnifiquement caparaçonnés, tenus en main par des esclaves. et quelquefois le carrosse de gala de Sa Majesté, élégant coupé venu de Londres, cadeau de la feuë reine Victoria. Cet équipage, au surplus, ne joue guère que ce rôle décoratif, puisque le Sultan ne va jamais qu'à cheval.

La revue a lieu à la *Msalla*, au Champ de Mars dont j'ai parlé plus haut et qui sert, chaque matin, de champ de manoeuvre à une partie des troupes.

Le Sultan se dirige d'abord vers son pavillon impérial, très simple petite construction, sorte d'oratoire, de loggia surélevée et dominant l'immense esplanade. Il y entre un moment pour prier. Après quoi il parcourt, sur son pur sang aux crins flottants, le front des troupes, puis vient aux tribus rangées en un groupe éclatant, auxquelles il donne sa *baraka*. Et quand ils ont reçu cette bénédiction solennelle de Sidna, de leur Seigneur, les cavaliers, en caracolant, vont, à leur tour, se ranger aux abords de la porte de la ville par laquelle il doit rentrer pour regagner son Palais.

La seconde fête où le Sultan apparaît au peuple est l'Aïd Kbir ou grande fête du Mouton. C'est la Pâque, en somme, la fête la plus solennelle de l'année, pour le Marocain.

Il n'est pas de famille, si pauvre soit elle, qui n'égorge à ce moment son mouton. D'aucuns vendent leurs vêtements pour se le procurer.

Toujours au milieu de ce même cortège de cheiks, de chevaux piaffants, entouré du Makhzen, le Sultan gagne son petit kiosque pour y prier. Et quand il a terminé sa prière, appelé la bénédiction d'Allah sur lui et sur son peuple, il égorge de sa main le premier mouton.

A l'Aïd Srir, la petite fête du Mouton, la même cérémonie se renouvelle, suivant le même protocole immuable, et à l'observance duquel veille le Moul Méchouar, l'introducteur des ambassadeurs, le Crozier marocain - puisque aussi bien c'est M. Philippe Crozier qui demeurera dans la mémoire des générations comme l'incarnation, le symbole même du Protocole.

Je retrouve dans une correspondance ancienne une description de la première fête du Mouton à laquelle il me fut donné d'assister, et demande la permission de la transcrire ici.

## **Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.**

---

À 8 heures 1/2 du matin, des coups de canon annoncent la sortie du Sultan. Les hautes portes du Palais s'ouvrent à deux battants, et le défilé commence.

Voici d'abord les soldats du corps de garde, du poste, comme nous dirions en France, qui vont à pied, suivis des six chevaux de parade du Sultan, tout harnachés de pourpre et d'or, mais non montés et conduits par la bride. Puis vient Abd el Aziz sous son parasol de velours vert, entouré de sa garde particulière à pied; puis le Makhzen, les hauts fonctionnaires, les "autorités" enfin. Et la musique ! oh, cette musique ! Imaginez cent cinquante cuivres, soufflant à qui mieux mieux, hurlant, produisant le plus épouvantable des charivaris, car la seule ambition de chacun des musiciens semble être tout bonnement de couvrir par son bruit le bruit que fait le voisin.

De chaque côté du chemin, des soldats sont rangés en double haie. Quels soldats ! des boiteux, des bossus, des bancroches, des borgnes, et çà et là, parfois quelques beaux hommes; des gens de toutes les tailles, de tous les âges. Et quel armement ! Les uns ont la baïonnette au canon, d'autres le fusil sans baïonnette, ou bien encore la baïonnette sans fusil. Pas de cartouches; pas de sac. Les fusils sont de toutes provenances et de tous calibres. Quant aux costumes, il y en a également de toutes les couleurs, des jaunes, des bleus, des rouges, des bruns, mais c'est pourtant le rouge qui domine.

A qui obéit cette armée ? Il est difficile de le savoir, puisqu'on ne peut, à l'uniforme, distinguer les chefs, tous étant pareillement déguenillés.

Avant qu'arrive le Sultan, j'observais ces soldats, les uns assis à terre, les autres, ceux qui ont un fusil, sur la crosse.

Et pourtant, cette immense esplanade où, au-delà de la haie des troupes, va et vient, et regarde une foule multicolore, où des cavaliers aux burnous éclatants passent au grand galop de leurs chevaux, en tirant des coups de feu en l'air en signe de joie, est vraiment belle à contempler. Beaucoup des curieux qui sont là, accourus de plaines ou de montagnes lointaines, sont à peine des sujets de Mouley Abd el Aziz, et la première excitation les trouverait prêts à la révolte. Ils sont venus pour s'amuser, et ne pensent pour le moment qu'aux réjouissances dont ils vont prendre leur part. Plus tard, on verra !

L'Aïd Srir, la petite fête du Mouton, emprunte un caractère, un éclat spécial à la cérémonie de la Hedyà, ou offrande des cadeaux, qui fait partie de son programme - car toutes ces fêtes durent toujours plusieurs journées, une semaine au moins.

Ces cadeaux qu'on apporte au Sultan ne sont en réalité que des impôts qu'on lui paie. C'est une des formes de la perception des contributions, et une forme assez décorative.

Le Sultan, sous son parasol vert, se tient à cheval, deux esclaves à ses côtés l'éventent, écartant de lui les mouches avec des mouchoirs de lin fin. Chaque tribu s'avance, portant ses présents, précédée du Moul Méchouar qui l'annonce:

- Telle tribu te présente son hommage de fidélité.

## Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.

---

L'Empereur remercie en quelques mots que le Moul Méchouar répète à haute voix à ceux qui l'accompagnent, puis il ajoute la salutation habituelle:

- Que Dieu préserve les jours de notre Maître !

Et toute la tribu en chœur reprend ce vœu.

La Hedyas n'a plus, hélas ! l'éclat qu'elle eut autrefois. Sous Mouley Hassan, elle durait six à sept jours; en trois, désormais, elle est terminée. L'ancien Sultan n'eût pas accepté parmi les cadeaux même de l'argent, et malheur à la tribu qui eût eu l'impudence de lui en offrir: il lui fallait de l'or, beaucoup d'or ! Il lui en arrivait des charges de chameaux, et, à certaines Hedyas, il reçut trois millions de présents. Abd el Aziz accepte jusqu'à des chevaux, pas toujours très beaux, jusqu'à des tapis, à des soieries ! *Sic transit !...* Tout croule, tout dérive !

Abd el Aziz n'est pas riche, et si je dis ici ses embarras d'argent, c'est qu'on a fait autour assez de bruit. C'est le secret de polichinelle, et nous avons vu, ces derniers temps, plusieurs "honnêtes courtiers" offrir leurs services désintéressés, bien entendu. Auquel entendre? Abd el Aziz a de la méfiance.

Certes, tout autre que lui, à sa place, ne serait pas en peine de se procurer tout l'or dont il peut avoir besoin. Emprisonner quelques sujets de marque et confisquer leurs biens, faire disparaître un vizir : on aurait bien vite une quinzaine de millions car, si le sultan est pauvre, les vizirs ne sont pas à plaindre. C'est même, au Maroc, une expression proverbiale. Mais j'ai assez fait connaître Abd el Aziz pour n'avoir pas besoin d'insister.

Répuant à recourir à de pareils moyens, il vit stoïquement au milieu des ennuis. Il ne peut pas ignorer à quel point on le gruge. Cet argent lui reviendra à la mort des ministres, quand il plaira à Allah !

Je l'entretenais parfois, quand je le voyais hésiter devant une dépense, de ces sujets douloureux. Il était sans indignation.

- Ce qui se passe, lui disais je, fait crier. Ton peuple se plaint. Il t'aime et ne demande pas mieux que de te rendre l'impôt. Mais il enrage de voir les vizirs se construire des palais avec son argent.

- Bast ! reprenait-il, bonhomme, en souriant, si je mets à la porte mes ministres qui sont déjà riches et que j'en prenne d'autres plus pauvres, il faudra qu'ils volent davantage pour s'enrichir à leur tour. Et puis, les amis de ceux que je congédierai se soulèveront contre moi.

Il temporise, vivote comme il peut, en attendant l'heure d'Allah ! Et il laisse faire.

Aussi, quelle danse d'écus !

Un fournisseur présente une note au ministre des finances, maître sans contrôle - puisque le seul homme qui pourrait exiger des comptes renonce à se risquer dans ces écuries d'Augias de l'argent du Sultan.

- C'est le prix net ? demande le vizir.

- Absolument net.

## Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.

---

- Combien veux-tu de bénéfice?

- Dix pour cent. Et toi ?

- Je prendrai quarante.

- Ton frère?

Car n'oublions pas que le frère est El Hadji Omar, le favori, le conseiller d'Abd el Aziz.

- Mon frère prendra...

Vous voyez un peu comment on peut arriver à faire payer au Trésor chérifien cent cinquante mille francs une fourniture qui en vaut le tiers. Le mécanisme de l'opération est enfantin.

L'armée, elle seule, est une mine admirable pour les exploiters. Si embryonnaire, si ridicule qu'elle puisse être, son entretien coûte annuellement au Sultan des sommes folles. On lui fait payer, par exemple, l'entretien de 40 000 chevaux. En a-t-il 3 000 ? Quand, pour remonter une partie des troupes, on lui dit acheter 5 000 bêtes, on en achète 1 500 ou 2 000. Et l'on encaisse la différence sans parler, dans l'avenir, des frais d'entretien et de nourriture de cette cavalerie chimérique.

Tout est ainsi matière à des opérations plus ou moins lucratives pour ceux qui les entreprennent. Ainsi, à chaque instant, on vous offre à vendre des mulets provenant des écuries du Sultan et marqués à son chiffre; quelques jours après, des employés, envoyés par le Makhzen, viennent les reprendre comme biens volés. Et le profit est double pour le vendeur, qui peut recommencer, quand bon lui semble, ce fructueux commerce !

En ces derniers temps, Mouley Abd el Aziz a montré l'intention de prendre aux affaires une part plus directe. Les événements l'y ont contraint.

Je rappellerai, en gros, que le gouvernement, le Makhzen, se compose de quatre ministres, qui sont actuellement Si Fedoul Gharnet, grand vizir, ministre de l'Intérieur et de la Justice; Abdelkerim ben Sliman, ministre des Affaires étrangères; Si Mohammed el Ghebbas, ministre de la Guerre et Mohammed Tazi, ministre des Finances.

Le Palais du Sultan est, en fait, le siège du gouvernement marocain. Là, au Dar el Makhzen, les ministres ont leurs bureaux, qui ne rappellent que d'assez loin le "ministère", suivant l'idée que s'en peuvent former des Européens.

Le Dar el Makhzen contient, autour d'une vaste cour, une série de petites chambres ou *benekas*.

Chaque ministre a la sienne, et ses scribes, ses "expéditionnaires", ses "rédacteurs", ses commis, comme on disait sous l'ancien régime, sont installés autour de lui, dans les *benekas* voisines. Chacune, même celles des vizirs, ne contient qu'un petit bureau bas, de 60 centimètres environ de large, et surélevé de terre de 50 centimètres à peu près. Les murailles sont passées à la chaux; le sol est recouvert d'épais tapis.

Ministres et bureaux arrivent là de bonne heure, le matin. Détail typique: au Maroc, pays par excellence, pays d'origine du maroquin, les portefeuilles ministériels sont choses inconnues.

## Mouley Abd El Aziz. L'homme. Le souverain.

---

Comme leurs subordonnés, les vizirs apportent leurs paperasses dans un simple foulard, un mouchoir attaché par les quatre coins.

Chacun s'installe derrière son bureau, mais non pour y écrire: tous écrivent sur leur main étendue. On dépouille le courrier. Le ministre écoute la lecture des lettres, des pétitions, des suppliques, ou les lit lui-même; il dicte les réponses à son secrétaire, et celui-ci en prépare les expéditions, tandis que lui-même donne ses audiences. Et l'on voit défiler, ni plus ni moins que dans nos antichambres, de longues théories de gens qui tous, en signe de respect, ont rabattu leur capuchon et se présentent cérémonieusement coiffés de la seule chéchia ou du turban.

Vers huit heures, le maître des cérémonies vient annoncer que le Sultan quitte ses appartements. Un à un, les vizirs vont rendre visite au Maître, l'entretenir des affaires de leur "département". L'entretien est, en général, assez bref; du moins permet-il à Abd el Aziz de se tenir au courant des événements.

Enfin, depuis quelque temps aussi, le Makhzen a quelque chose comme un conseil de cabinet, c'est à dire que, lorsque leur besogne quotidienne est terminée, les ministres se réunissent dans la *beneka* du grand vizir et s'entendent sur les mesures générales à prendre.

J'aurai à revenir plus tard, puisqu'enfin il faudra bien aborder la politique, sur l'attitude, les intentions du Sultan et du Makhzen vis à vis des entreprises, des projets de l'Europe et nommément de la France, politique et attitude concertées dans ces réunions de chaque jour.